

EN GUERRE



WORD QUEST PRESENTE

EN GUERRE

VINCENT LINDON

UN FILM DE STÉPHANE BRIZÉ

 SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

— PHILIPPE BOUDERIE, BRUNO BOURTHOU, GUILLAUME DRAUX, JEAN GROSSET, VALÉRIE LAMOND, OLIVIER LEMAIRE, MELANIE ROYER, SEBASTIEN YAMELLE — CHRISTOPHE ROSSIGNON — PHILIP BOETFARD — VINCENT LINDON — STÉPHANE BRIZÉ —
— STÉPHANE BRIZÉ, OLIVIER GORCE — XAVIER MATHIEU — BERTRAND BLESSING
— FRANCIS MICHIEL — ERIC TANNENT — ANNE MILLET — EMILE LLOYD — MARION PIN — VALÉRIE SARAÏAN — ANNE DUNSTON — EMMANUELLE VILLARD, HÉVÉ GUYARD
— CÉCILE ANGLADE — THOMAS CHRISTOPHE DESCHERES — VAN NGUYEN — JULIEN AZOULEY — PIERRE GUYARD — WORD-QUEST FILMS, FRANCE 3 CINÉMA
— SAC, CNC — FRANCE TÉLÉVISION — LA BANQUE POSTALE MARIE LE SORBIÈRE SA — CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'ANIMATION
— LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE, DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE — CNC — DIAPHANA, MK2

     **franceinfo:**
#EnGuerre #EnGuerre @diaphana diaphana.fr

REVUE DE PRESSE

Dans les tranchées du front social

Stéphane Brizé met en scène la lutte menée par un syndicaliste, joué par Vincent Lindon, contre la fermeture d'une usine. En salle mercredi

Le Monde

EN GUERRE

SÉLECTION OFFICIELLE

En compétition

C'est une histoire vieille comme l'inégalité. Celle de l'homme ordinaire contraint de se lever avec les siens contre plus puissant que lui, forcé de devenir chef de guerre. Stéphane Brizé est un cinéaste réfléchi et le titre de son film cristallise la violence qu'il met en scène avec autant de colère que de lucidité. Aucun coup de feu ne sera tiré, c'est à peine si quelques coups seront échangés. Pourtant, la lutte que mène Laurent Amédéo (Vincent Lindon) contre la fermeture de l'usine dont il est salarié est bien un conflit dont l'issue verra l'application d'un des principes fondamentaux de la guerre : malheur aux vaincus.

Brizé extrait cette histoire de la litanie des chaînes d'information en continu. La première séquence est frappée du sceau de BFM TV qui rapporte le dernier incident du conflit opposant les salariés de Perrin Industrie, équipementier automobile racheté par un groupe allemand, à la maison mère qui a décidé la fermeture de leur usine. Le logo de la chaîne s'efface alors que les caméras de Brizé qui restent quand d'ordinaire leurs consœurs de la télévision quittent la pièce. On est dans une salle où se font face les représentants syndicaux et les cadres de l'usine et de la filiale française du groupe allemand.

Dès cette première confrontation on s'aperçoit que la méthode

que le metteur en scène a mise au point sur le tournage de *La Loi du marché* tourne à plein rendement. Dans le champ, Vincent Lindon est le seul acteur professionnel. Il est entouré de débu-

Un conflit dont l'issue verra l'application d'un des principes fondamentaux de la guerre : malheur aux vaincus

tants, Olivier Lemaire, qui incarne le représentant d'un syndicat maison, avec qui Amédéo le cégétiste fait front commun, Mélanie Rover, la collègue de la CGT, Jacques Borderie, le patron de l'usine. Entre le vétéran des plateaux et les néophytes, il n'y a pas d'autre différence que celle qu'introduit le scénario, d'une extraordinaire précision. Il y a deux ans, après le rachat de Perrin Industrie, la direction a obtenu du personnel des concessions sur les salaires et la durée du travail en échange de la promesse du maintien de l'emploi.

La loi d'airain de la rentabilité

Le regard générique que l'information en continu porte sur ces situations s'est mué en intérêt pour les individus et en interrogations sur les raisons de chacun. Les cadres expliquent aux ouvriers et aux employés la du-

reté de la concurrence internationale, la loi d'airain de la rentabilité, dans le langage qu'on emploie aujourd'hui, fait de fatalisme et de mathématiques. Les ouvriers tentent de faire entendre que leur enjeu n'est pas le cours en Bourse mais leur avenir, réduit à ses composantes les plus élémentaires : où ils vont habiter, de quoi ils vont se nourrir, comment ils élèveront leurs enfants.

Ce que montre Stéphane Brizé au long de cette introduction magistrale n'a rien d'un débat. Ce sont des troupes qui manœuvrent pour se mettre en position. Entre les deux, il y a un no man's land vide de mots et de sens communs.

En guerre ne sera pas de ces films imprégnés de l'exaltation du combat. Régulièrement les logos des chaînes d'information reviendront pour scander les escarmouches du conflit : la montée à Paris, les coups d'éclat, bientôt présentés comme des actes de vandalisme, fissures et éclatement du front syndical. Sans jamais briser le rythme inexorable du film, Brizé déploie ces situations, met en évidence les blessures qu'elles provoquent, les cicatrices qu'elles laissent, y compris chez l'adversaire.

Le seul privilège dont bénéficie Lindon est de pouvoir sortir de temps à autre Amédéo de l'espace confiné qu'a créé le conflit social. Divorcé, bientôt grand-père, on devine que l'engagement syndical est (aussi? accessoirement? surtout?) un moyen d'échapper à la solitude. Les autres acteurs doi-

vent se débrouiller avec ce qu'ils ont, ils le font tous avec une justesse remarquable. Un mot, aussi cryptique que possible sur la conclusion d'*En guerre*. Elle est déconcertante – c'est un euphémisme. Elle mériterait d'être débattue. Dans un monde idéal, les spectateurs se retrouveraient après la sortie pour en parler. Mais s'il est une chose que démontre ce film, c'est que nous ne vivons pas dans un monde idéal. ■

THOMAS SOTINEL

*Film français de Stéphane Brizé.
Avec Vincent Lindon, Olivier Lemaire, Mélanie Rover (1h53).
Sortie en salle le 16 mai.*

Le Monde

LINDON REPREND L'OFFENSIVE

LE NOUVEAU FILM DE STÉPHANE BRIZÉ, « EN GUERRE », RACONTE LA LUTTE DES EMPLOYÉS D'UNE USINE POUR S'OPPOSER À SA LIQUIDATION ABUSIVE. DANS LE RÔLE D'UN DÉLÉGUÉ SYNDICAL COMBATIF, VINCENT LINDON RÉUSSIT UNE NOUVELLE PERFORMANCE.

PAR **MARIE-NOËLLE TRANCHANT**
mntranchant@lefigaro.fr

Le Festival de Cannes reprend le tandem gagnant de *La Loi du marché*, film de Stéphane Brizé qui a valu à Vincent Lindon le prix d'interprétation en 2015. Et Stéphane Brizé reprend la formule qui lui a réussi à Cannes. On ne change pas une équipe gagnante. Avec *En guerre*, le réalisateur s'intéresse de nouveau à un drame social. Cette fois-ci, il a voulu explorer les mécanismes économiques qui conduisent à des fermetures d'usine très conflictuelles. Les médias se font régulièrement l'écho de cette violence, Brizé s'est demandé comment on en arrivait là. C'est, dit-il, « une colère nourrie par un sentiment d'humiliation et de désespoir qui se construit durant des semaines de lutte ».

Le film commence en pleine action : le patron français de l'entreprise Perrin, devenue la filiale d'un grand groupe allemand, annonce aux 1100 salariés la fermeture imminente du site. Décision unilatérale alors que les salariés étaient en train de négocier pour sauver l'entreprise. La première chose que dénonce avec force Laurent Amadéo, délégué syndical, c'est le mensonge des dirigeants, leurs fausses promesses. Ils ont fait semblant de discuter, mais ils avaient déjà pris leur parti. La grève est décrétée, et le ton monte très vite. Amadéo voyant qu'on les traite avec

mépris décide de s'adresser directement patron allemand, puis à l'État. Il crie si fort qu'il est reçu, avec les salariés. Il ne sait pas encore que c'est une autre manière d'être évincé. Au fur et à mesure qu'il monte dans la hiérarchie et s'affronte à des gens de plus en plus puissants, le conflit prend de l'ampleur et de la violence. Le film orchestre en même temps la brutalité feutrée du pouvoir, qui esquivé et ignore, et la colère bruyante des salariés qui ne parviennent pas à se faire entendre.



EN GUERRE

Drame
de Stéphane Brizé.
AVEC :
Vincent Lindon,
Mélanie Rover,
Jacques Borderie...
DURÉE :
1 h 53.

DISPROPORTION DES FORCES.

« On découvrira une disproportion colossale des forces en présence », annonce le réalisateur. L'humanité ne fait tout simplement pas le poids face à la spéculation financière. Car il ne s'agit pas de liquider une affaire

en déficit mais une usine rentable qui ne correspond pas aux visées des actionnaires. « Je ne me fais le porte-parole d'aucun parti ni d'aucun syndicat, dit Stéphane Brizé. Je fais simplement le constat d'un système objectivement cohérent d'un point de vue boursier, mais tout aussi objectivement incohérent d'un point de vue humain. Comment ces deux grilles de lecture du monde peuvent-elles se superposer ? Peuvent-elles même encore aujourd'hui cohabiter ? » De ce point de vue, la narration très antithétique est efficace et éclairante. Domage que le film souffre de quelques longueurs et d'effets répétitifs (les manifestations en images muettes mais avec musique tonitruante).

Mais, une fois de plus, Vincent Lindon emporte le morceau par son engagement, sa conviction, son intensité. On sent qu'il se bat avec son cœur, pas seulement pour obtenir le plus possible dans les négociations, mais par exigence morale, parce qu'il veut la justice, l'honnêteté, le respect. Comment ne pas être embarqué par ce jusqu'au-boutiste sensible et loyal, formidablement pugnace ? ■

« EN GUERRE », DE STÉPHANE BRIZÉ

Mus par la rage et l'énergie du désespoir, des ouvriers entrent en lutte pour sauver leurs emplois... Un drame social haletant et criant de vérité, par le réalisateur de « La Loi du marché ».



Certains, à gauche, appellent ça un « licenciement bourgeois » : une entreprise pourtant florissante se sépare d'une partie de ses effectifs pour augmenter les profits des actionnaires. Chez Perrin Industrie, une usine d'Agen, ce n'est pas une simple définition politiquement orientée : la maison mère, une multinationale basée en Allemagne, s'apprête à fermer le site et à délocaliser, laissant 1100 salariés sur le carreau. Ces derniers, qui avaient déjà consenti de gros sacrifices financiers contre la promesse de garder leur emploi, refusent de se laisser faire, encouragés par leurs délégués syndicaux. Négociations, coups de pression, grève, occupation des locaux... La guerre est déclarée, totale, éreintante, inégale.

Ne cherchez pas l'histoire de cette usine dans l'actualité. Perrin Industrie n'existe pas, elle est née de l'imagination de Stéphane Brizé et de son coscénariste, Olivier Gorce. De la pure fiction, vraiment ? Si *En guerre* porte parfaitement son titre, c'est parce que le film se tient sur une ligne réaliste, au cœur d'un conflit endémique. Perrin Industrie n'existe pas, mais il suffirait de remplacer ce nom par Goodyear, Continental, Whirlpool, Sanofi et tant d'autres pour se retrouver dans la forme dure et précise du documentaire.

Par bien des aspects, ce long métrage puise ses qualités dans cet autre cinéma, qui scrute le monde : il en emprunte l'énergie convulsive, l'effet d'immersion totale et bourdonnante au sein du groupe en lutte. On est dans le vif de la tension et des affrontements, on respire au rythme du désespoir qui monte, des divisions qui s'installent, de la colère qui pulse toujours plus. La source documentaire irrigue, aussi, en profondeur, la description des mécanismes modernes de la casse sociale, en décortique les enjeux avec une rare intelligence. Chacun sa logique.

Le film ne condamne pas les individus, pas même les patrons, ni ceux, parmi les salariés, qui cèdent à la violence ou au contraire cèdent tout court. Mais si Stéphane Brizé se garde d'asséner un discours simpliste et didactique, il choisit clairement son camp. A travers la justesse saisissante des répliques, le déséquilibre flagrant des forces en présence, la violence des échanges parle d'elle-même. Elle teinte d'ambiguïté et d'impuissance l'intervention des pouvoirs publics. Elle dépouille peu à peu les grévistes de tous les recours. Dialogues de sourds.

Les uns n'ont plus que la rage ou le renoncement, les autres maintiennent un front hermétique, inflexible. Pour les cadres dirigeants de l'entreprise, le monde ultralibéral est une fatalité, une loi naturelle, le seul écosystème possible. S'y opposer, selon eux, c'est comme vouloir empêcher la Terre de tourner : « *Il n'y a pas d'un côté les salariés et de l'autre côté la direction, on est tous sur le même bateau* », se défend par exemple l'un des responsables. « *Si on est dans le même bateau, sachez que nous, on est dans les couchettes du bas avec les rats et la merde et vous, vous êtes dans celles du haut* », lui répond vivement son interlocutrice.

Dans « les couchettes du bas », veille farouchement Laurent Amédéo, représentant syndical, rivé à la lutte. Nerveux, ramassé, à la fois pugnace et poignant, tout en détermination vibrante et en charisme rugueux. Vincent Lindon s'empare du personnage avec une vérité qui rappelle sa précédente collaboration avec Stéphane Brizé. *La Loi du marché*, le drame social qui lui avait valu le Prix d'interprétation à Cannes, en 2015, pour son mémorable personnage de chômeur longue durée. Le comédien est ici confronté au même dispositif : mesurer l'extraordinaire authenticité de son jeu à celle de partenaires non professionnels, tous excellents, dans des

rôles proches de ce qu'ils sont à la ville (ici, une « vraie » avocate, de « vrais » syndicalistes...). La « star » et les débutants sont traités à égalité, avec la même limpidité, la même attention : entre eux, se joue comme un dialogue entre réel et fiction, entre une honnêteté scrupuleuse et une haletante dimension spectaculaire.

Ni « documenteur » ni brûlot romanesque, le film trouve son équilibre et sa puissance dans un entre-deux passionnant, dans une capacité à distinguer et à resserrer les enjeux dramatiques, à en souligner les enchaînements et la complexité, à en incarner toute la dimension humaine. Un vrai contrepoint aux images de reportages télé dont le récit est truffé, rappel constant de la manière dont cette guerre permanente, livrée à nos portes, presque sous nos yeux, est rapportée chaque jour, par bribes, tronquées, hâtives, commodément digestes. La destinée de l'irréductible Laurent Amédéo et l'histoire incandescente et douloureuse de cette lutte collective sont plus difficiles à avaler parce qu'elles n'offrent pas d'issues faciles, de réponses rassurantes. Elles se contentent de souligner l'urgence de faire face. Une insuffisante mais nécessaire condition de survie, résumée en exergue par une citation de Bertolt Brecht : « *Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu.* » — Cécile Murry

En guerre de Stéphane Brizé

LES
inRockuptibles

Des salariés en lutte pour ne pas être licenciés.
Un film social nerveux avec un Vincent Lindon intense.

CETTE ANNÉE, LE FESTIVAL

A RESÉLECTIONNÉ 120 battements
par minute en compétition, mais réparti en deux nouveaux films : d'un côté, l'histoire d'amour hantée par la mort (le superbe *Plaire, aimer et courir vite* de Christophe Honoré) ; de l'autre, le combat politique, les flux de la parole militante, l'articulation entre les mots et les actions, avec l'ébouriffant *En guerre*, un film où Stéphane Brizé et Vincent Lindon jouent plus haut plus fort la mise de *La Loi du marché* (2015) et ramassent le tapis.

Cette fameuse loi du marché est omniprésente dans ce nouveau film qui remet en fiction les luttes récentes des Continental, Goodyear et autres Arcelor-Mittal, avec son cortège de saloperies euphémisées

par la novlangue ultralibérale : restructuration, délocalisation, adaptation à la réalité mondiale, autant de dénominations visant à mieux faire glisser la pilule de la fermeture d'une usine qui tourne bien et dégage des profits mais pas assez pour la voracité sans limites des actionnaires invisibles. Face à cet état des choses économiques insensé, le dialogue social et la négociation peuvent s'avérer insuffisantes et laisser place à... la guerre. Une guerre sans bombes ni tanks, certes, mais pas sans violence et faisant des victimes.

C'est tout ce long mouvement d'une lutte sociale qui dure, se prolonge, s'enkyste et peut virer au tragique que montre le film de Brizé avec une puissance d'incarnation assez estomaquante. *En guerre* nous

plonge dans l'épaisseur océanique des luttes sociales qui bouillonnent sous l'écume des infos en continu, nous montre les hommes et familles de chair qui existent et se battent pour leur survie derrière la froide routine des statistiques et des gros titres.

Le plus grand tour de force du film est de parvenir à fusionner réel et fiction, crédibilité de la représentation et récit à suspense, sans rien céder d'un côté ou de l'autre, comme dans les meilleurs films sociaux américains. La performance de Lindon, à la fois héros à la De Niro et humble personnage fondu dans un collectif d'acteurs non-professionnels jouant leur propre rôle, est emblématique de la formule chimique du film. C'est tout le paradoxe fructueux de *En guerre* : Lindon y joue du feu de dieu mais tous ses partenaires amateurs se hissent à son niveau, Brizé tenant ensemble l'unicité du meneur charismatique et le ciment du collectif, comme dans toute bonne lutte politique ou réussite cinématographique.

Serge Kaganski

En Guerre de Stéphane Brizé,
avec Vincent Lindon, Mélanie Rover,
Jacques Borderie (Fr., 2018, 1 h 53)
Sélection officielle, en compétition



En guerre de Stéphane Brizé

La bonne parole

par Jean-Philippe Tessé

En guerre retrace le combat de salariés d'une usine menés par un leader syndical (Vincent Lindon), après l'annonce brutale de la fermeture du site par la société mère, basée en Allemagne, deux ans après un accord passé avec les employés, qui consistait pour eux à faire de considérables sacrifices en échange de la garantie du maintien de l'emploi pour cinq années minimum. On peut voir dans *En guerre* une variation sur « la loi du marché » après le film du même titre, tant sur le plan du dispositif—même vedette plongée dans la même nuée d'acteurs non professionnels—que sur celui de la thématique—la lutte contre un ennemi caché qui tourne à la lutte contre soi-même et contre ses semblables. Mais on peut le voir aussi comme un film assez différent, et rendre justice à Stéphane Brizé de faire varier son dispositif autant que son propos, dut-il se cogner contre de semblables apories.

Souvent *En guerre* s'en remet aux formes audiovisuelles de la télévision, entrecoupant son montage de reportages montés ou en direct typiques du 20h. Ces séquences indiquent la voie suivie par la mise en scène, qui en un sens prolonge ces reportages, lesquels se cantonnent à enregistrer les actions visibles (manifestations, interviews, actions...) d'une lutte qui se déroule surtout ailleurs : dans les réunions

syndicales, avec la direction ou avec les pouvoirs publics. Le film s'en tient quasi exclusivement à un montage entre ces scènes visibles et ces scènes cachées, par nature collectives, seule une poignée de plans étant dévolue à montrer Lindon seul, chez lui ou en famille—comme une sorte de gage que Brizé ne compte pas tant sur l'incarnation d'un personnage par son acteur (dont le jeu énergique mime parfaitement la conviction et l'égalité avec les acteurs documentaires) que sur un vérisme des situations qui laisse en suspens cette sorte de paradoxe du comédien (lui-même à la fois invisible, fondu dans la masse, et en permanence hypervisible).

Mais la vraie force du film est que la fiction lui fournit une clé pour pénétrer là où ni une caméra de télé ni une caméra documentaire pourraient prétendre opérer, à savoir dans les lieux de réunions entre les parties en jeu dans la crise. Ce sont des bons endroits pour y entendre ce dont l'écho médiatique est d'ordinaire si faible : les accusations franches portées par les salariés ; le verbiage néolibéral de la galerie encravatée des bidasses de l'actionnariat, dont le discours mouillé de bêtise s'étend de l'embaras au cynisme terminal à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie et qu'on s'éloigne de tout ancrage local ; la bonne volonté pathétique des pouvoirs publics, décrétant au préalable

l'impuissance de l'État à protéger ses citoyens de la prédation capitaliste et à préserver les subsides publics de leur détournement par des multinationales. Tout cela, qui suppose une lucidité d'écriture presque jubilatoire, un certain génie du casting et une direction d'acteurs/figurants au cordeau, Stéphane Brizé sait indéniablement le faire et porter ainsi une bonne parole qui peine tant à se faire entendre.

Ce qu'il sait moins faire en revanche, c'est faire aboutir ses films, au moment où la narration atteint un point de non-retour. Dans *En guerre*, c'est la violence. Pourtant, un possible dénouement, dont on peut imaginer qu'il porte le souvenir de l'extraordinaire scène où des salariés d'Air France, en 2015, avaient déchiré les chemises de leurs dirigeants, porte le fer là où il faut. Dans une scène montrée pour le coup par les caméras de télé (friandes de ce genre d'événement), les salariés renversent une voiture et aussitôt leur lutte est disqualifiée : on voit alors la promptitude lâche de l'État à s'en désolidariser (si tant est qu'il en était solidaire) au prétexte d'une définition de la violence circonscrite aux voies de fait, excluant de facto toutes autres formes de violence comme celle, autrement plus criminelle, qui consiste à traiter des êtres humains comme des variables d'ajustements. À ce moment, *En guerre* touche juste sur l'état de la révolte aujourd'hui, le film prenant l'allure d'une plainte sur l'avenir et la fatalité—fatalité des luttes, fatalité de la fin du travail manufacturier. Mais un épilogue assez révélateur, en forme de coup de force fomenté dans notre dos, vient redire les limites de ce cinéma dit d'intervention qui ne peut, au mieux, comme ici, que dialectiser la représentation des conflits telle qu'elle est standardisée par la télé, mais s'avoue incapable de satisfaire à l'exigence d'un cinéma véritablement politique, à savoir la libération d'idées par l'invention de formes. ■

EN GUERRE

Réalisation : Stéphane Brizé

Scénario : Stéphane Brizé, Olivier Gorce

Image : Éric Dumont

Montage : Anne Klotz

Musique : Bertrand Blessing

Interprétation : Vincent Lindon, Mélanie Rover, Jacques Borderie, David Rey, Olivier Lemaire

Production : Nord-Ouest Films

Distribution : Diaphana

Durée : 1h53

Sortie : 16 mai

Cinéma Teaser

EN GUERRE

De Stéphane Brizé. Avec Vincent Lindon, Mélanie Rover, Jacques Borderie. France. 1h52

SORTIE LE 16 MAI



NOUVELLE ÉTUDE DE LA LOI DU MARCHÉ PAR STÉPHANE BRIZÉ ET VINCENT LINDON, PRESQUE EN NÉGATIF DE LEUR PRÉCÉDENT FILM.

Si dans LA LOI DU MARCHÉ, les décisions du patronat ne provoquaient chez son héros que le silence et la résignation, EN GUERRE prend l'injustice sociale sur un autre ton. Alors que l'entreprise française Perrin, qui appartient à un groupe allemand, s'apprête à licencier 1100 employés sous prétexte que l'usine ne répond pas aux objectifs globaux de rentabilité, les délégués du personnel et les syndicats décident la grève et le blocage des stocks. Stéphane Brizé filme, à la manière documentaire, cette lutte ouvrière comme un cas d'école de conflits sociaux : une course au profit au dépens d'employés corvéables à merci, une lutte idéologique,



philosophique et matérielle des classes sur la liberté d'entreprendre et la mondialisation, un patronat qui divise pour mieux régner, des salariées étranglées par les dettes, l'Etat qui s'engage sans intervenir et un "marché" qui dicte tout. Au plus près de ces hommes et ces femmes en lutte, le naturalisme rivé à l'image, Stéphane Brizé dégraisse un cinéma à la Ken Loach de tout sentimentalisme et arrache une fiction

au réel, grâce à un jeu puissant, impeccable, de ses comédiens et une intelligence admirable du montage – jusqu'à l'épilogue, moins convaincant. D'aucuns diraient que cette soif de cinéma ne sauve pas ce film-sujet d'être collé à une réalité que l'on connaît déjà par cœur, mais l'actualité n'appartient pas qu'au reportage. ●
E.S.

EN GUERRE

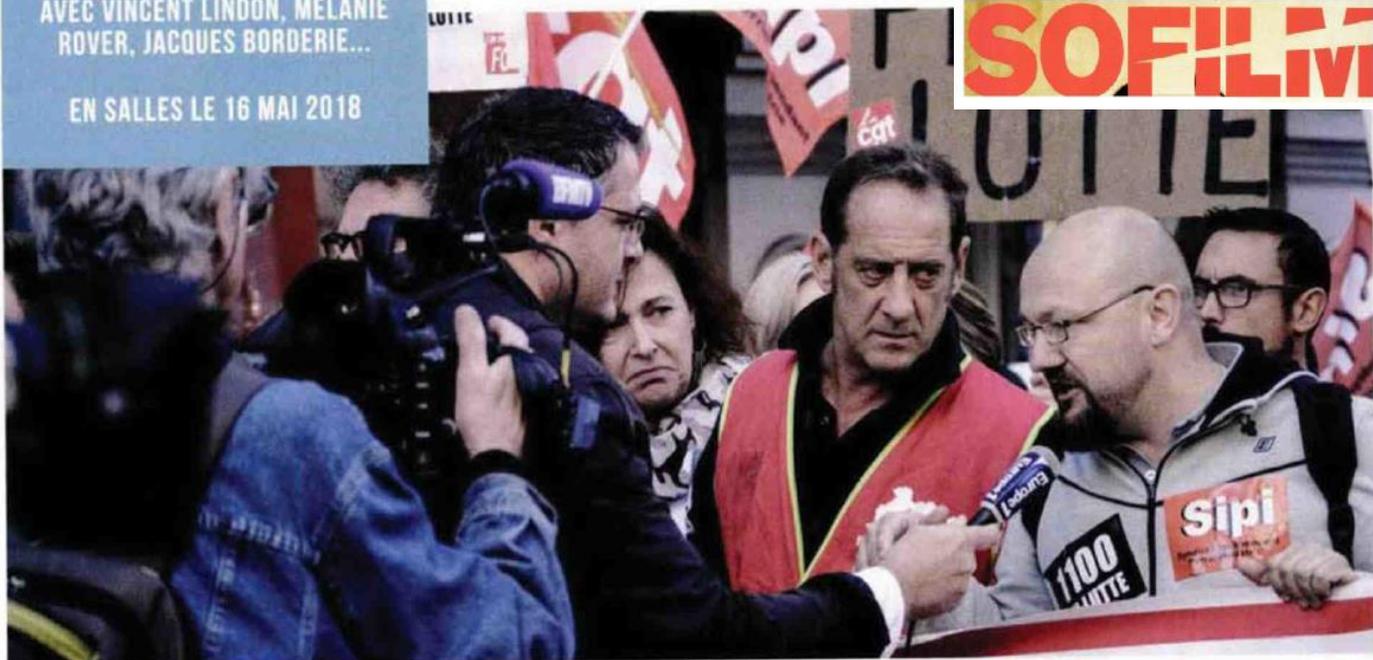
UN FILM DE STÉPHANE BRIZÉ

AVEC VINCENT LINDON, MÉLANIE ROVER, JACQUES BORDERIE...

EN SALLES LE 16 MAI 2018

Annoncé comme « le-film-social » de Cannes dans la lignée de *La Loi du marché*, le nouveau Stéphane Brizé raconte l'ultime bataille du syndicalisme ouvrier avec un souffle indéniable et une tension qui tombent à pic.

SOFILM



Ici la France en guerre. Pas celle des bombardements de 39-45, ni celle des batailles de tranchées boueuses et sanguinolentes. Ici la France considérée comme la « variable d'ajustement » d'une mondialisation aux enjeux difficiles à déchiffrer. Cette France donc s'invite dans les flashes info autour d'un même cérémonial. La voix neutre du speaker d'abord : « *Actualité sociale toujours : les ouvriers de l'usine X ont décidé de prolonger leur mouvement de grève pour protester contre la fermeture programmée de leur site de travail, et sa délocalisation...* » Suivent alors deux minutes d'images cadrées au niveau des visages. Piquet de grève. Cortège de manifestation. Un leader syndical vocifère : « *On n'en peut plus.* » Un patron apparaît à l'écran. Sa chemise est déchirée. Un ministre promet la tenue d'une réunion « *exceptionnelle* » pour « *examiner les recours légaux à la situation qui nous concerne tous, le Président de la République au premier chef.* » Son teint est livide et ses mains certainement moites. Le tout sera entrecoupé par des interventions d'économistes sachant éteindre l'incendie avant qu'il ne se propage trop : « *On ne peut pas aller contre le marché et ses lois.* » L'odeur de

la viande humaine portée à ébullition se met à piquer le nez ? Que les bonnes gens se rassurent, aussitôt apparue, voilà cette France qui disparaît. « *... Et maintenant les prévisions météo. Les juilletistes et les commerçants ont le sourire.* »

WORKING CLASS HERO

En Guerre est un film français qui sait vous saisir par le col et vous hurle à l'oreille des appels à se réveiller. Quelque chose qui tient finalement plus de l'énergie rock au sens large du terme que de la fiction molle. La guerre du titre c'est donc un conflit social dans la France d'aujourd'hui. Dans le huitième film réalisé par le Rennais Stéphane Brizé (dont la moitié avec Vincent Lindon), une grande firme allemande décide unilatéralement de fermer son usine d'Agen pour mieux délocaliser l'outil de travail. Conséquence d'un secteur industriel voué à disparaître du paysage de la « start-up nation » ? Gage de sérieux donné à des actionnaires forcément voraces ? Trahison banale de la parole donnée par le patronat à ses salariés ? Un peu de tout ça. Forcément, en partant d'un tel postulat on peut s'attendre à tout : le film social que les festivaliers cannois adorent pour expier leurs péchés libéralo-mondains de la veille, la *KenLoacherie* des familles.

Non seulement Stéphane Brizé évite ces écueils, mais il le fait avec un supplément de rage dont *La Loi du marché* avait choisi de faire l'économie. *En Guerre* laisse même planer cette impression d'un film rendant coup pour coup à la célèbre phrase de Warren Buffet (« *Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui mène la lutte et nous sommes en train de la gagner.* »). Ce qui est certain c'est que le film de Brizé est purement un film de guerre, comme pouvait l'être *120 Battements par minute* sur les années Act'Up. Avec sa tension, son art du montage suffoquant, ses héros dont on ne sait jamais totalement s'ils sont plus grands morts que vivants. Dans ce rôle, il faut reconnaître à Brizé – entre autres mérites – d'avoir trouvé en la personne Vincent Lindon le seul comédien d'ici capable d'en remonter aux acteurs Italo-Américains des années 70. Non seulement, il électrise chaque plan à la manière d'un Pacino dans *Serpico* mais en plus, il n'a jamais autant semblé au service du groupe. Il fallait aussi ça pour faire basculer, à toute blinde, ce long métrage dont on ne sort pas indemne d'une guerre de position à une guerre de tranchée, d'une guerre de mots à une guerre froide... • **JEAN-VIC CHAPUS**

C'est la lutte finale

EN GUERRE, PAR STÉPHANE BRIZÉ. DRAME SOCIAL FRANÇAIS, AVEC VINCENT LINDON, MÉLANIE ROVER, JACQUES BORDERIE (IH53).

★★★☆☆ Anatomie d'une grève qui foire: tandis que l'usine Perrin, à Agen, annonce la fermeture totale, la maison-mère allemande fait des bénéfices record. C'est la loi du capitalisme: détruire des emplois, faire du profit, sacrifier les 1100 salariés. La grève commence; il faut établir le rapport de force, discuter avec les différents responsables, impliquer les services de l'Etat (qui, comme le dit le haut fonctionnaire, ne peut pas grand-chose), rassembler la base, surmonter les dissensions, se battre, se battre, se battre. En s'inspirant de l'incident du 5 octobre 2015, quand le DRH d'Air France a vu sa chemise déchirée, Stéphane Brizé s'interroge sur le désespoir des salariés, conduits à des gestes extrêmes. Le titre du film dit tout: c'est la guerre, désormais au cœur de notre société. Brizé raconte ce conflit (fictif, mais réaliste) avec des images de reportage, des réunions de syndicalistes, des confrontations avec le patronat: le leader de la lutte, Laurent Amédéo (Vincent Lindon), déterminé et dévoué, est montré dans toute sa vérité d'homme: divorcé, rageur, prêt à rendre service, intransigeant, porteur d'une dimension sacrificielle. Joué par des acteurs non professionnels, le film a une charge électrique

étonnante: la colère qui jaillit des images n'est pas feinte ni jouée. Sur un sujet somme toute classique (la lutte des classes), le cinéaste injecte une dose massive d'énergie. Au fil des jours, puis des semaines, la situation s'envenime: la direction a fait des promesses qu'elle n'a pas l'intention de tenir. Tout dérape, le front syndical se fissure: mencheviques (on prend ce qu'on nous offre) contre bolcheviques (on va jusqu'au bout).

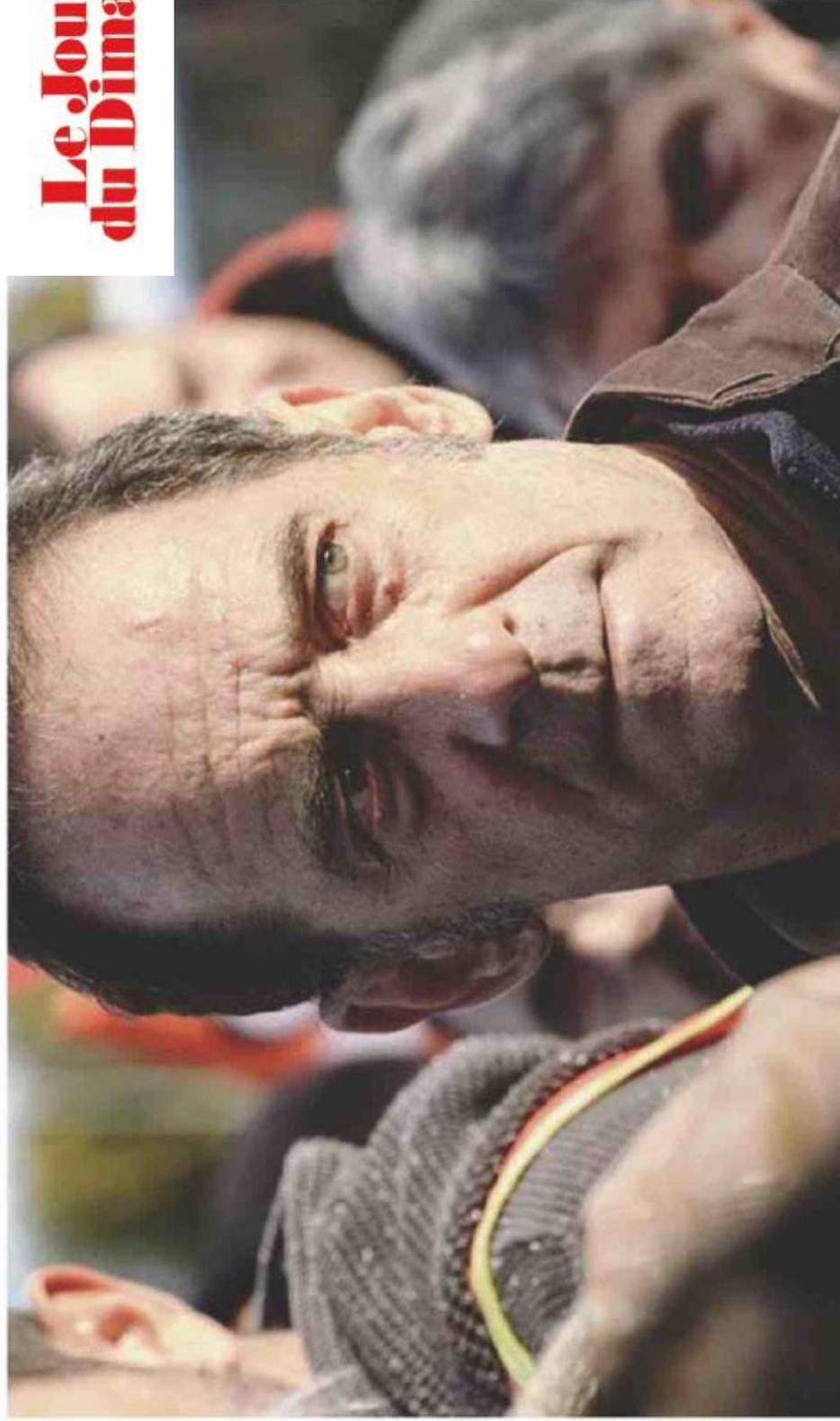
Comme dans certains des films précédents de Brizé (« Quelques heures de printemps », « la Loi du marché »), un autre horizon se profile, sous le discours revendicatif. On assiste à la fin d'une époque: bientôt, il n'y aura plus d'ouvriers, plus de syndicats, plus de poings levés, plus de drapeau rouge. Le futur sera asocial, financier, écrasant. Alerte max, donc. Il y a, dans le film, une opération du Saint-Esprit: dans ces lieux ternes, ces murs d'usine, ces bureaux blancs, un acteur insuffle une tramontane d'enfer. Vincent Lindon, entièrement habité par le personnage d'Amédéo, allume la mèche, à chaque scène. Il est à la fois au diapason des autres et unique dans sa révolte. Cette marge entre la fiction et la flamme, on appelle ça le talent.

FRANÇOIS FORESTIER

De **Stéphane Brizé**, avec Vincent Lindon. 1 h 53. En compétition mardi. Sortie mercredi.

LA DIRECTION ALLEMANDE d'une entreprise française de sous-traitance automobile décide de fermer son usine, pourtant bénéficiaire, pour délocaliser la production, laissant 1.100 ouvriers sur le carreau. La riposte s'organise, acharnée, menée par un délégué CGT... Après *La Loi du marché* (2015), **Stéphane Brizé** et Vincent Lindon se retrouvent pour témoigner de la réalité sociale d'une époque. Un drame d'une puissance émotionnelle inouïe, qui repose sur une

narration en temps réel, des dialogues percutants et des plans séquences vertigineux. L'authenticité des situations est impressionnante, pédagogique, tout comme la façon de restituer le chaos et le traitement de l'information par les médias. Dans ce récit radical et terriblement humain joué par des comédiens non professionnels, Vincent Lindon excelle en héros combatif, l'opposé de son personnage résigné de *La Loi du marché*. Un électrochoc. **S.B.**



**Le Journal
du Dimanche**

EN GUERRE

DE STÉPHANE BRIZÉ. AVEC VINCENT LINDON, MÉLANIE ROVER... 1H53.

18/20



Perrin Industrie, 1100 salariés, filiale d'un groupe allemand, va fermer. L'entreprise dégage des bénéfices, les

employés ont accepté de réduire leurs salaires, mais la décision semble irrévocable.

Délocalisation, impératifs boursiers, réconfort des actionnaires. Des arguments que les laissés-pour-compte ne peuvent évidemment pas entendre. Alors c'est la grève. Dure. Longue. Une guerre des nerfs jalonnée par des négociations, des conflits internes... Jusqu'à l'affrontement, inéluctable. A force de résumés dans les journaux télévisés, on a l'impression de connaître l'histoire. Idée fausse.

Les médias, pressés par l'immédiateté, ne font que la survoler et arrivent toujours après la bataille. Et ce, malgré le récit de situations extrêmes illustrées par des images violentes – tout le monde se souvient de la chemise arrachée du directeur des ressources humaines d'Air

France... Mais avant ? Comment en arrive-t-on là ? Et pour aller où ? Stéphane Brizé raconte tout en disséquant. Sans caricaturer. Sans pointer personne du doigt. Juste accuser un état de fait, constater un drame humain. Et avec le talent inouï de faire du cinéma avec la réalité sans jamais trahir celle-ci. Il avait déjà réussi son coup avec *La Loi du marché*. Il transcende l'exercice avec *En guerre*, où chacun joue son propre rôle (syndiqués, directeur d'entreprise, etc.) selon un scénario très écrit. Et puis, au milieu de ces « vrais gens », il y a Vincent Lindon en leader en colère. A la fois incroyable et crédible, comme toujours. Plus que d'habitude, même. Au point de laisser échapper, pour la première fois de sa carrière, l'un de ses fameux tics au détour d'une séquence. Comme s'il n'y avait plus de filtre. Comme si c'était vrai. Bluffant et édifiant. **C. Ca.**

L'EXPRESS

EN GUERRE

Une lutte essentielle

DRAME (1h53) De Stéphane Brizé, avec Vincent Lindon

L'histoire



En fondant Vincent Lindon dans le décor, Stéphane Brizé filme son héros à taille humaine et montre l'ampleur du conflit.

Malgré de lourds sacrifices financiers de la part des salariés et un bénéfice record de leur entreprise, la direction de l'usine Perrin Industrie décide la fermeture totale du site. Accord bafoué, promesses non respectées, les 1100 salariés, emmenés par Laurent Amédéo, refusent cette décision brutale.

Notre avis

" *Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu* ". C'est par cette citation choc de Bertholt Brecht, parfaitement en

rapport avec le propos que Stéphane Brizé ouvre *En guerre*. Deux mots aux allures d'uppercut quand on sait que le réalisateur de *La loi du marché* évoque une lutte de David contre Goliath ou plutôt de Vincent Lindon et ses collègues contre un puissant groupe allemand. La tension monte et tout s'envenime, jusqu'à un final forcément enflammé. S'il s'agit d'une fiction, le traitement viscéral, proche du documentaire, nous rappelle constamment à quel point le sujet est d'actualité. Toute la force du cinéaste est d'expliquer les points de vue de chacun, les coups de sang des uns et les silences des autres.

Subtil dans son écriture, la structure empile les événements jusqu'à montrer que la défaite a lieu uniquement quand la solidarité s'évapore. Une prise de position engagée mais qui ne tombe pas dans la simple propagande. La mise en scène brutale questionne sans arrêt l'image et son pouvoir. Les réunions entre collègues ou contre les dirigeants, animées par un médiateur de l'Elysée - le rôle de l'Etat est questionné avec minutie - respirent l'authenticité. Il en ressort un côté à vif. En entourant une nouvelle fois son formidable interprète de comédiens amateurs, mais souvent associés au corps de métier qu'ils interprètent, l'immersion est totale. Car au fond, le film pourrait-il

exister sans Vincent Lindon ? La paire qu'il forme avec Stéphane Brizé semble inébranlable tant l'acteur est en phase dans chaque plan avec les préoccupations souhaitées par son guide. Résultat, il tient là un des meilleurs rôles de son immense filmographie. La force de persuasion, l'impact qu'il dégage quand il faut monter au front, épatent... avant que ses silences et sa capacité d'écoute laissent apparaître des doutes, plus profonds qu'ils n'y paraissent de prime abord. En saisissant ses enjeux mais en interprétant l'homme, lors de scènes qui touchent à la vie privée, Vincent Lindon donne corps à ce Laurent... et nous saisit d'émotion lorsqu'il posera le regard sur le visage d'un enfant qui vient de naître. Une scène qui pourrait bien lui permettre de repartir avec une nouvelle récompense au Festival de Cannes... à moins que le film ne tape plus haut. Il en a les qualités. ■